

SÉANCE DE NUIT A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.394. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi  
5  
JUN  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 : :  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>is</sup> des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

SUR LE FRONT RUSSE : EXTRÉMISTES ET INTERVENTIONNISTES



LE DRAPEAU NOIR DES RÉVOLUTIONNAIRES EXTRÊMISTES ET PACIFISTES HISSÉ SUR UN POINT DU FRONT OU LES COMBATS ÉTAIENT SUSPENDUS



LE DRAPEAU ROUGE DES RÉVOLUTIONNAIRES INTERVENTIONNISTES RECLAMANT, SUR UN AUTRE POINT DU FRONT, « LA GUERRE JUSQU'À LA VICTOIRE »  
L'apaisement que l'on avait espéré à la suite de la tourmente qui balaya l'ancien régime ne semble pas encore près de se faire en Russie. En certains points du front où le canon ne tonne plus, les soldats n'ont pas craint de fraterniser avec les Allemands et les Autri-

chiens. Ailleurs, au contraire, ils comprennent que la paix bienfaisante ne peut naître que de la victoire. On lit ici, sur la large banderole tenue par des combattants : « Vive la république démocratique ! Vivent le peuple et la Russie libres ! La guerre jusqu'à la victoire ! »



## UN DES GRANDS DOCUMENTS DE L'HISTOIRE

## LES BUTS DE GUERRE DE LA FRANCE

Après trois jours de débat en comité secret, la Chambre, réunie hier soir en séance publique, a voté, dans un élan unanime, l'ordre du jour ci-dessous, proposé par MM. Charles Dumont, Klotz et un certain nombre de leurs collègues.

Le texte qu'on va lire constitue le programme de nos buts de guerre, proclamés nettement, hautement, dont nulle équivoque ne peut surgir, ni pour nos alliés, ni pour l'ennemi :

**La Chambre des députés, expression directe de la souveraineté du Peuple français, adresse à la démocratie russe et aux autres démocraties alliées son salut.**

**Contresignant la protestation unanime qu'en 1871 firent entendre, à l'Assemblée Nationale, les représentants de l'Alsace-Lorraine, malgré elle arrachée à la France, elle déclare attendre de la guerre qui a été imposée à l'Europe par l'agression de l'Allemagne impérialiste, avec la libération des territoires envahis, le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère-patrie, et la juste réparation du dommage.**

**Eloignée de toute pensée de conquête et d'asservissement des populations étrangères, elle compte que l'effort des armées de la République et des armées alliées permettra, le militarisme prussien abattu, d'obtenir des garanties durables de paix et d'indépendance pour les peuples grands et petits, dans une organisation des maintenant préparée de la société des nations.**

**Confiante dans le gouvernement pour assurer ces résultats par l'action coordonnée, militaire et diplomatique, des Alliés, elle repousse toute addition et passe à l'ordre du jour.**

(Voir en Dernière Heure le compte rendu de la séance.)

## LES ILLUSIONS ET LES EXIGENCES DE LA RÉVOLUTION RUSSE

**Ce que le "Soviet" attend d'une conférence socialiste internationale.**

PETROGRAD, 4 juin. — Le Conseil des délégués des ouvriers et soldats adresse un appel en faveur de la paix « sans annexions ni contributions, basée sur le droit des nations de disposer d'elles-mêmes ».

Il rappelle que le premier gouvernement provisoire fut « contraint » d'adopter ce programme et que le deuxième gouvernement provisoire fut « contraint » d'en faire le premier point de sa déclaration.

Le manifeste se termine ainsi :

« Le conseil des délégués des ouvriers et soldats considère que la cessation de la guerre et l'établissement de la paix internationale exigée par les intérêts communs des masses ouvrières et de toute l'humanité et de la démocratie socialiste ne peuvent s'obtenir que par les efforts internationaux unis des partis et des syndicats ouvriers des pays belligérants et neutres pour une lutte énergique et tenace contre le massacre universel.

« Le premier pas nécessaire et décisif pour l'organisation d'un tel mouvement international est la convocation d'une conférence internationale, dont la tâche principale doit être l'entente entre les représentants du prolétariat socialiste, dans ce qui concerne la liquidation de la politique d'union sacrée avec les gouvernements et les classes impérialistes qui excluent toute lutte pour la paix, qu'en ce qui concerne les moyens de cette lutte.

« L'entente internationale pour la liquidation de cette politique est en général la prémisses nécessaires pour organiser cette lutte sur une base large et internationale.

« La convocation d'une conférence est aussi dictée impérieusement par les intérêts vitaux communs du prolétariat et de tous les peuples.

« Les partis et les organisations des classes ouvrières qui partagent ces opinions et sont prêts à unir leurs efforts pour les réaliser sont invités par le conseil des délégués des ouvriers et soldats à participer à la conférence par lui convoquée.

« Le conseil des délégués exprime sa ferme conviction que tous les partis et toutes les organisations qui acceptent cette invitation accepteront aussi l'obligation inflexible d'appliquer à vie toutes les décisions de cette conférence.

« Le conseil des délégués des ouvriers et soldats choisit Stockholm comme lieu de la conférence et fixe l'époque de sa convocation entre le 28 juin et le 7 juillet. »

## Le coup d'État de Cronstadt

PETROGRAD, 4 juin. — Le ministre de l'Agriculture, M. Tchernoï, et le ministre des Postes et Télégraphes, M. Tseretelli, se ren-

dront à Cronstadt afin d'éclaircir la situation et d'entrer en pourparlers en vue de régler le différend qui existe entre le Comité des délégués des ouvriers et soldats et le gouvernement provisoire.

Les journaux annoncent que le maire de Cronstadt a demandé au ministre des Finances un crédit de 25.000 roubles pour satisfaire aux besoins de la ville dont les caisses sont complètement vides.

Le gouvernement a refusé en prétextant la rupture des relations du comité local des délégués des ouvriers et soldats avec le gouvernement.

## La démission de M. Konovalof est définitive

PETROGRAD, 4 juin. — M. Konovalof, ministre du Commerce, a eu cet après-midi un long entretien avec le prince Lvov qui a très vivement insisté auprès de lui pour le faire revenir sur sa démission.

M. Konovalof a répondu que sa décision était irrévocable.

Il a ajouté que sa confiance en l'avenir ne pourrait renaitre que si le gouvernement acquiescrait à une puissance suffisante pour rétablir enfin la discipline si fortement ébranlée dans l'armée.

On parle pour lui succéder de M. Manouïlof et des professeurs Bourichkine et Trétiakof.

On cite aussi MM. Stépanof et Paltchinski, qui étaient les adjoints du ministre démissionnaire.

## Le nouveau gouverneur militaire de Petrograd

LONDRES, 4 juin. — Le correspondant du Times à Petrograd annonce l'arrivée dans la capitale de la Russie du général Polvotzeff, le nouveau commandant de la circonscription militaire de Petrograd, qui vient d'être appelé à remplacer le général Korniloff.

Le général Polvotzeff, qui commandait récemment une division de cavalerie caucasienne, possède d'immenses propriétés dans l'Afrique Orientale anglaise ; c'est un sportsman émérite, qui parle l'anglais aussi couramment que sa langue maternelle.

C'est, de plus, un officier de grande valeur.

Il élabore actuellement un nouveau règlement pour fixer les rapports entre les officiers et les soldats, qui lui permettra de rester constamment en contact plus intime avec les hommes de tous grades, et facilitera l'exécution de ses ordres.

## Les minoritaires anglais se font siffler par la foule

LEEDS, 4 juin. — Une foule considérable était rassemblée dimanche devant le Coliseum de Leeds où se tenait le congrès des minoritaires socialistes anglais. Lorsque les délégués, reconnaissables à une rosette rouge, commencèrent à arriver, ils furent vigoureusement sifflés par la foule qui, à diverses reprises, tenta de pénétrer de force dans le Coliseum.

La police l'en empêcha difficilement. Certains délégués qui étaient d'âge militaire furent en butte aux railleries de la foule qui criait : « Pourquoi ne vous engagez-vous pas ? Nos fils combattent-ils et meurent-ils pour des gaillards de votre espèce ? »

Après avoir longuement parlé avec la foule, la police parvint à la décider à se disperser sans qu'il y eût d'autres incidents.

Le Times fait remarquer que ce congrès a été convoqué par « certaines sociétés socialistes ni bien importantes, ni bien puissantes, qui ne représentent qu'elles-mêmes ».

« Elles sont libres, dit le journal, de féliciter les délégués russes, mais encore est-il bon que ceux-ci sachent à qui ils ont affaire. Les organisateurs du congrès ne représentent nullement la grande masse des travailleurs anglais, et depuis le commencement de la guerre, ils sont sans contact avec le peuple, et plusieurs fois ils sont entrés en conflit violent avec lui.

« Si les minoritaires avaient été écoutés au commencement de la guerre, la France et la Belgique eussent été abandonnées à la merci des Allemands, et les Slaves méridionaux à la merci de l'Autriche. Les puissances centrales seraient maintenant maîtresses en Europe et il n'y aurait pas eu de révolution russe ».

## UN SCANDALE A BERLIN

Où apparaissent les véritables mobiles des pangermanistes

ZURICH, 4 juin. — Le Berliner Tageblatt rend compte d'un grand scandale qui vient de se produire au sein de la ligue pangermaniste.

Le docteur Claas, président de la ligue, a été contraint de donner sa démission. Il avait été, en effet, découvert que le docteur Claas avait reçu, de plusieurs industriels travaillant pour la guerre, des sommes considérables afin d'activer la propagande en faveur de la continuation des hostilités. — (Radio.)

## LA CRISE HONGROISE



LE BARON BURIAN

dont on parle maintenant pour présider un cabinet de coalition

## Les événements militaires de Barcelone

BARCELONE, 4 juin. (Dépêche particulière). — Les incidents militaires qui se sont produits ces jours derniers sont actuellement considérés comme clos. L'origine en avait été la formation d'une sorte de comité de défense des officiers d'infanterie, qui se regardent comme étant l'objet d'un traitement inégal par rapport aux autres armes, au point de vue de l'avancement, de la solde, etc.

Les membres de ce comité de défense ayant été mis aux arrêts à la forteresse de Montjuich, une vive surexcitation s'était produite dans la garnison de Barcelone. En venant prendre son poste de capitaine général, le général Marina remarqua la froideur de l'accueil qui lui était fait par la population et s'aperçut, à de nombreux symptômes, qu'une effervescence était dans l'air.

J'ai des raisons de croire que les camarades des officiers détenus menaçaient d'aller à Montjuich les délivrer à la tête de leurs troupes. Avec sagesse, et pour couper court à une excitation qui prenait des allures de mouvement politique, le général Marina décida de procéder à l'élargissement immédiat des officiers prisonniers.

Le calme est actuellement revenu dans les esprits. Le roi Alphonse XIII a eu, à Madrid, un long entretien au sujet de cette affaire avec le ministre de la Guerre, en présence de M. Garcia Prieto.

## Un navire espagnol coulé par un sous-marin allemand

MADRID, 4 juin. — Une nouvelle de source particulière annonce que le vapeur Telesfora, matriculé à Bilbao, jaugeant 4.000 tonnes, a été coulé par un sous-marin, sans avis préalable.

L'équipage est sain et sauf.

## LES ESPIONS ALLEMANDS EN NORVÈGE

LONDRES, 4 juin. — On mande de Christiania à Reuter que les Follets Avis donnent des détails sur les agissements des espions allemands à Bergen.

Le docteur Filchner, qui se livra jadis à des explorations polaires, installa l'hiver dernier une agence de nouvelles à Bergen pour le compte de plusieurs journaux allemands, mais jamais il ne paraissait de nouvelles venant de lui.

Sa tâche était de centraliser l'activité des espions allemands. Le loyer de ce bureau était payé par l'un des hommes actuellement détenus en prévention pour espionnage.

M. NOULENS  
AMBASSADEUR  
A PETROGRAD

La nomination de M. Noulens comme ambassadeur de France à Petrograd est officielle depuis hier soir.

La nouvelle était connue dans les milieux politiques, voici plusieurs jours : la censure s'était jusqu'à présent opposée à sa publication, car on attendait la réponse du gouver-



M. NOULENS  
(Phot. Henri Manuel.)

nement russe à la proposition qui lui avait été faite. Cette réponse est arrivée hier : le gouvernement russe accepte avec empressement la nomination de M. Noulens.

Celui-ci, qui est âgé de 53 ans, représente à la Chambre l'arrondissement de Mirande (Gers). Il appartient au groupe radical et radical-socialiste.

M. Noulens a fait partie à trois reprises des conseils du gouvernement : d'abord comme sous-secrétaire d'Etat à la guerre (novembre 1910-février 1911) ; puis comme ministre de la Guerre du cabinet Doumergue (décembre 1913-juin 1914) et enfin comme ministre des Finances du cabinet Viviani (13 juin-25 août 1914). Il a siégé en outre dans de nombreuses commissions, notamment dans celles du budget, dont il fut rapporteur, et des affaires extérieures. Il succéda à M. Maginot comme président de la commission de l'armée de la Chambre.

Ajoutons encore que M. Noulens est avocat et maître des requêtes honoraire au Conseil d'Etat.

## L'« as » britannique Ball a trouvé une mort glorieuse

LONDRES, 4 juin. — C'est hier que les parents du capitaine aviateur Albert Ball, l'« as » britannique, disparu le 7 mai et qu'on croyait prisonnier, ont été informés officiellement que cet officier a été tué et qu'il est enseveli près de Lille.

La famille du capitaine Ball a appris en même temps que le gouvernement français lui avait conféré la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le capitaine Ball était âgé de 21 ans.

## Le paquebot « Yarra » coulé en Méditerranée

Le Yarra, des Messageries maritimes, a été torpillé et coulé le 29 mai dans la Méditerranée orientale.

Il y avait à bord 690 personnes ; 36 hommes disparurent. Les victimes appartenant à l'équipage sont 8 chauffeurs arabes.

Les passagers disparus sont des indigènes malgaches au sujet desquels les renseignements pourront être demandés à la direction des troupes coloniales au ministère de la Guerre, boulevard Saint-Germain.

## C'EST LA RÉVOLUTION EN CHINE

Un gouvernement provisoire se constitue à Shanghai



LES QUAIS DE SHANGHAI

On mande de Shanghai, 2 juin, au Morning Post :

« Deux nouvelles provinces ont proclamé leur indépendance ; six ont décidé de soutenir le gouvernement.

« Le commissaire militaire de Shanghai s'est rallié au parti démocrate Kuo-Min-Tang de Shanghai, contre qui tout le mouvement est dirigé.

« Au cas où les hostilités éclateraient, la lutte se concentrerait dans la possession de l'Arsenal.

LES COMBATS  
SUR LES FRONTS  
OCCIDENTAUX

Le sanglant échec que les Allemands viennent de subir au plateau de Californie n'a laissé qu'une trace insaisissable dans leurs dépêches officielles, qui traitent l'événement de « puissante reconnaissance ». Puissante en effet, et même colossale, puisqu'elle était menée par des régiments empruntés à deux divisions. Comment d'ailleurs confondre avec une reconnaissance, qui a pour mission expresse de se retirer après avoir fait ses observations, ces assauts réitérés, en formation si dense que les hommes se touchaient du coude, et qui n'ont cédé qu'à la puissance de nos feux et à la vigueur de notre résistance ? Mais nos ennemis n'y regardent pas de si près, quand il s'agit de tromper leur opinion publique.

La lutte s'est apaisée aujourd'hui dans cette région. Les Allemands n'ont été capables que de lancer une contre-attaque de faible étendue au nord-ouest de la ferme Froidmont, vers l'Épine de Chevreigny.

Sur le front britannique, les combats engagés hier au sud de la Souchez se sont arrêtés, non faute de combattants, ni de munitions, mais parce qu'il n'entraînait pas dans l'intention de nos alliés de pousser à fond leur offensive de ce côté. Nous devons nous borner à cette indication pour aujourd'hui. La lutte d'artillerie augmente de violence en plusieurs secteurs, dont quelques-uns étaient demeurés calmes depuis longtemps.

Les Autrichiens ont bombardé violemment les positions conquises par les Italiens sur le Carso, depuis Vertobizza jusqu'à la mer, mais ils n'ont tenté qu'une contre-attaque vers le mont San Marco, au sud-est de Gorizia. Après avoir pris pied un instant dans une tranchée avancée, ils en ont été complètement rejetés par un brillant retour offensif de nos alliés, qui leur ont fait 82 prisonniers.

Jean VILLARS.

L'ARMÉE ROUMAINE  
SE RÉORGANISE

PETROGRAD, 4 juin. — M. Albert Thomas, de retour du front roumain, s'est exprimé en termes très chaleureux au sujet de l'armée roumaine.

Il a fait part de ses sentiments en disant : « Le spectacle de l'armée roumaine réorganisée est impressionnant. »

LONDRES, 4 juin. — Le Times publie la dépêche suivante de son correspondant auprès de l'armée roumaine : « J'ai visité différents secteurs derrière le front où la nouvelle armée a été réorganisée et j'ai été étonné de la rapidité avec laquelle des troupes si éprouvées ont été reconstituées. Les unités que j'ai visitées sont parfaitement entraînées, mais ce qui est encore plus parfait c'est l'esprit de confiance qui anime les soldats. Ils désirent tous être envoyés le plus tôt possible sur le front pour combattre l'ennemi.

« Beaucoup de soldats qui, en raison des blessures reçues au cours de la campagne d'automne, étaient affectés au service derrière le front, ont demandé en récompense de leur courage, à être envoyés en avant avec les nouvelles troupes.

« L'ennemi aura à faire face à une nouvelle armée, magnifiquement équipée et aguerrie et imbue d'une haine profonde pour les envahisseurs de ses foyers. »

PAGE 5 :

AU TEMPS DU TSARISME

SOUVENIRS  
d'une Ambassadrice

## "L'impartialité" du délégué hollandais à la conférence de Stockholm



M. TRÖELSTRA

Leader socialiste hollandais, il est un des principaux organisateurs de la conférence de Stockholm ; il vient de faire à un journaliste hollandais des déclarations trop élogieuses pour ne pas les citer. « Je n'ai pas voulu — a-t-il dit — me laisser entraîner dans un mouvement hostile à l'Allemagne, parce que, si un fait est bien certain, c'est qu'à l'avenir la Hollande, ne fût-ce qu'en raison de sa situation géographique, demeurera le pays indiqué pour entretenir de fortes relations avec l'Allemagne. »

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER  
Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.  
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats



## Deux usines sautent à Aubervilliers

PAS DE VICTIMES

Hier, à l'aube, vers quatre heures, les habitants d'Aubervilliers, des communes voisines et des quartiers parisiens du nord-est étaient réveillés par le fracas d'une formidable explosion.

Quelques minutes après, deux détonations retentissaient, moins violentes que la précédente.

Deux usines venaient de sauter à Aubervilliers, 83, rue Saint-Denis.

La première explosion s'était produite à l'usine Charnier-Pinet, fabrique d'artifices, qui existait depuis longtemps; la seconde, qui n'était construite que depuis deux ans et qui, d'ailleurs, n'est qu'une partie détruite, appartenait à MM. Faure et Lévy.

Disons tout de suite que l'on n'a heureusement aucune mort à déplorer. Trois ou quatre personnes seulement ont été blessées par des éclats de verre.

En outre, le sous-brigadier Roy, de la police d'Aubervilliers, en s'employant à éteindre l'incendie que les explosions avaient provoqué, a subi quelques brûlures, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Les dégâts matériels, par contre, sont importants : on les évalue à 700.000 francs.

A la première alerte, les pompiers d'Aubervilliers, de Saint-Denis, de la Courneuve, de Pantin s'empressèrent vers le lieu du sinistre, où des détachements de sapeurs, accourus de Paris, sous les ordres du colonel Cordier, en même temps que M. Laurent, préfet de police, ne tardèrent pas à joindre leurs efforts aux leurs.

Voici le récit que nous a fait du sinistre la femme du maraîcher Josse, dont la maison est contiguë à l'usine Charnier, et qui a miraculeusement échappé à la mort :

« Il était quatre heures moins dix environ, lorsque nous fûmes violemment secoués par une formidable détonation. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous rendre compte de ce qui venait de se produire, qu'une deuxième, puis une troisième explosion retentissaient à leur tour. Une gerbe de flammes, de plusieurs centaines de mètres de hauteur, communiqua instantanément le feu à notre maison, ainsi qu'à celle de notre voisin, M. Julien Mager. Celui-ci, fort heureusement, put se dégager aussitôt et réussit, au péril de sa vie, à nous arracher aux flammes, ma sœur, mes trois enfants et moi.

L'enquête ouverte par les autorités pour rechercher les causes de ces explosions demeure jusqu'à maintenant sans résultat.

## LES GRÈVES PARISIENNES

LA DETENTE S'ACCENTUE

Peu à peu les derniers conflits s'apaisent, tandis que d'autres — moins importants — éclatent, qu'on s'efforce de résoudre aussi rapidement que possible.

Les pompiers continuent dans la passementerie, chez les cordonniers-réparateurs, dans la sellerie, l'alimentation, la droguerie, le papeterie. L'accord est complet à la Société générale de l'électricité d'Ivry. Les blanchisseuses obtiennent sans doute satisfaction ce matin. La chambre syndicale typographique parisienne vient de signer un accord avec la chambre patronale qui a accepté la majoration des salaires des typos et des correcteurs.

## GRÉVISTES CONDAMNÉS

Deux militaires, Adolphe Brisson, du 11<sup>e</sup> d'artillerie, et Auguste Métafet, du 34<sup>e</sup> d'infanterie, arrêtés du cours des grèves, étaient poursuivis, hier, devant le 2<sup>e</sup> conseil de guerre.

Brisson, qui s'était mis à la tête des grévistes, boulevard de la Chapelle, a été condamné à trois ans de prison.

Métafet, pour avoir tenu des propos séditieux dans le métro et fait l'apologie de la grève, s'est vu infliger un mois d'emprisonnement et 200 francs d'amende.

D'autre part, le tribunal correctionnel a prononcé contre des grévistes les peines suivantes :

Quatre mois de prison à l'ouvrière Victorine Pigel; trois mois au Suisse Charles Leschot; un mois à Théophile Didier et Fernand Noblet; vingt jours de la même peine à l'horloger Louis Depuch.

## Une rixe à la porte de Saint-Ouen

On nous communique la note suivante : Une rixe a éclaté hier soir, dans un bar, près de la porte de Saint-Ouen, entre consommateurs et soldats annamites.

Dans la bagarre qui a suivi, quelques civils et quelques Annamites ont été blessés, dont un grièvement.

L'ordre a été rapidement rétabli.

## Doit-on « décaler » l'heure des repas?

Nos lecteurs connaissent la question du « décalage » de l'heure des repas, à laquelle nous avons consacré une enquête minutieuse. Doit-on travailler de neuf heures du matin à cinq heures de l'après-midi sans interruption, en faisant un repas à huit heures du matin et un autre vers six heures du soir?

On a parlé de cette réforme, hier, à l'Académie des sciences, mais ce fut pour la combattre. M. Amar, professeur au Conservatoire des arts et métiers, par l'intermédiaire du professeur Dastre, nous a appris, en effet, que loin d'être fatigues, nos colporteurs alimentaires sont, au contraire, excellents.

La vérité est de faire, à midi et à vingt heures, deux repas substantiels.

Midi et vingt heures sont les heures, par excellence, des repas, parce qu'elles sont celles correspondant à des minima d'énergie, à des instants où l'activité musculaire cesse, à peu près complètement, circonstance particulièrement favorable au travail digestif. Une seule précaution est à prendre, cependant, celle d'intercaler entre le début des repas et la reprise du travail un laps d'une heure et demie environ.

## ECONOMISONS L'EAU !

Une note de la préfecture de police invite les Parisiens à ménager leur consommation d'eau et à faciliter par cela même, à la Ville, une économie de combustible dont il est inutile de souligner la nécessité.

L'eau distribuée à Paris est, en effet, en grande partie élevée par des machines dont le fonctionnement exige une grande quantité de charbon, et les stocks ont subi une telle diminution qu'il y a lieu de se préoccuper de ne pas les épuiser. Le débit des compteurs va être, au reste, surveillé.

Redisons donc notre consommation d'eau au strict nécessaire... si nous voulons éviter le rationnement.

**VITTEL**  
Saison 1917  
STATION DES ARTHRIQUES

5 HEURES  
DU  
MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

APRÈS LE COMITÉ SECRET

## LA SÉANCE DE LA CHAMBRE

Le vote de l'ordre du jour : 453 voix contre 55

Le grand débat engagé vendredi en comité secret, sur notre politique extérieure et nos buts de guerre, à l'occasion de l'interpellation sur les intentions du gouvernement à l'égard des députés socialistes qui veulent se rendre aux conférences de Stockholm, a été clos hier soir par le vote, en séance publique, de l'ordre du jour que nous publions d'autre part.

Dans la journée, le groupe du parti radical et radical socialiste et le groupe socialiste avaient examiné la situation résultant de la discussion en comité secret et les ordres du jour proposés comme sanction au débat. Les radicaux socialistes s'étaient ralliés à l'ordre du jour présenté par M. Klotz, président de la commission du budget, qui, rappelant la protestation solennelle des représentants de l'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale de 1871, proclamait la nécessité pour la France de recouvrer les départements arrachés par la force, affirmant d'autre part la confiance de la Chambre dans le gouvernement pour obtenir, dans le futur traité, toutes les garanties d'une paix durable.

De leur côté, les socialistes s'étaient efforcés de réaliser l'accord de leur groupe sur une formule, précise quant à la question des garanties, pouvant être insérée dans le texte de l'ordre du jour de M. Klotz. Et, malgré l'opposition très vive d'un petit nombre de minoritaires, une entente des socialistes avec les autres groupes de la Chambre sur une formule de ce genre ne paraissait pas impossible.

On était sous cette impression quand, un peu après six heures et demie du soir, on annonça la suspension du débat et sa reprise en comité secret à huit heures et demie pour l'examen des ordres du jour. On escomptait une séance publique pour le soir même.

Le Comité secret reprit donc à l'heure fixée. Mais, à neuf heures trente-cinq, on suspendit à nouveau la discussion. Il s'agissait d'obtenir l'adhésion des socialistes à l'ordre du jour de M. Charles Dumont, auquel les autres groupes s'étaient ralliés, presque identique en substance à celui de M. Klotz.

Reprise à 10 heures 30, la discussion en comité secret prit fin un peu avant minuit. Vingt minutes plus tard, à minuit 10 exactement, on rentrait en séance publique. Les députés étaient très nombreux. Les tribunes publiques étaient également très garnies.

Aussitôt M. Deschanel donne lecture des ordres du jour. Le premier fut celui de MM. Charles Dumont et Klotz, dont on a lu le texte et sur lequel la Chambre allait être appelée à se prononcer.

Trois autres avaient pour auteurs M. Mistral et ses collègues socialistes minoritaires : MM. Brizon, Alexandre Blanc et Raffin-Dugens, les trois socialistes kienthiens : MM. Renaudel, Cachin et Moutet.

M. de Monzie vint adjoindre ses collègues de faire un suprême effort pour obtenir l'adhésion du parti socialiste à l'ordre du

jour fixant les clauses de la paix française : le retour de l'Alsace-Lorraine, la France entrant dans ses frontières d'avant 1870.

— Rien de moins, rien de plus ! s'écria le député du Lot, aux vifs applaudissements de l'extrême-gauche.

M. de Monzie demanda aussi au président du Conseil de laisser les députés socialistes porter ces conditions de paix en réponse au questionnaire de Stockholm.

Ce furent ensuite les explications de vote. On entendit ainsi M. de Kernier, puis M. Jean Hennessy qui, invitant le président du Conseil à laisser jouer la force des peuples pour la conclusion de la paix, obtint un succès très vif sur les bancs socialistes.

M. Ribot vint ensuite adjoindre les socialistes d'apporter leur vote à l'ordre du jour de MM. Charles Dumont et Klotz.

— Sur les passeports, exposa-t-il, le gouvernement n'a pas à revenir sur la décision prise, mais quelques divergences qui persistent, il pense qu'elles ne sont pas pour empêcher les socialistes d'apporter leur adhésion à une politique de clarté et de sincérité approuvée par toute la Chambre.

Dans une belle péroraison, le président du Conseil montra les populations d'Alsace-Lorraine attendant leur retour à la France :

— Sur une pareille question, s'écria-t-il dans un magnifique mouvement oratoire, il ne peut y avoir de divergences. Vous votez cet ordre du jour !

« Nous voulons aussi des garanties, des horizons nouveaux, l'équilibre de la justice, cette ligne des nations qui s'organise aujourd'hui et qui demain garantira nos enfants contre le retour de cette barbarie. Cela aussi est dans l'ordre du jour. (Applaudissements prolongés.)

« Quant aux difficultés présentes, nous en aurons raison, si nous avons la volonté, si nous avons la résolution, si nous avons l'union. C'est parce que nous avons tout cela, que notre armée a tenu et qu'elle a fait l'admiration du monde.

« Réfléchissez, messieurs, que pas une voix ne manque au vote, lorsque cet ordre du jour sera soumis. C'est la prière que je vous adresse au nom du gouvernement, au nom de la France elle-même. (Bravos prolongés.)

M. Renaudel vint apporter l'adhésion de quelques-uns de ses amis à l'ordre du jour de MM. Dumont et Klotz, en raison de son passage sur la constitution d'une société des nations qui fait appel à la conscience de l'Allemagne.

« Nous nous faisons confiance, dit-il. Nous verrons si vous nous faites confiance demain. » (Applaudissements à l'extrême-gauche.)

On passe au vote. Par 410 voix contre 94, la Chambre accorde la priorité à l'ordre du jour de MM. Charles Dumont et Klotz.

L'ordre du jour de MM. Charles Dumont et Klotz est adopté par 453 voix contre 55.

La Chambre s'ajourne à jeudi. Il est une heure trente du matin. Léopold BLOND

## L'ARMÉE POLONAISE EN FRANCE

Le décret qui décide sa constitution paraît ce matin à l'« Officiel »

Le Journal officiel de ce matin publie un rapport de M. Painlevé, ministre de la Guerre, et préconisant la création d'une armée polonaise. Il publie en outre le décret suivant de M. Poincaré, relatif à la création de cette armée.

Le Président de la République française, sur le rapport du président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et du ministre de la Guerre,

DÉCRÈTE : Article I. — Il est créé, en France, pour la durée de la guerre, une armée polonaise autonome, placée sous les ordres du haut commandement français et combattant sous le drapeau polonais.

Article II. — La mise sur pied et l'entretien de l'armée polonaise sont assurés par le gouvernement français.

Article III. — Les dispositions en vigueur dans l'armée française concernant l'organisation, la hiérarchie, l'administration et la justice militaire, sont applicables à l'armée polonaise.

Article IV. — L'armée polonaise se recruta :

1<sup>o</sup> Parmi les Polonais servant actuellement dans l'armée française ;

2<sup>o</sup> Parmi les Polonais d'autres provenances, admis à passer dans les rangs de l'armée polonaise en France ou à contracter un engagement pour la durée de la guerre au titre de l'armée polonaise.

Art. 5. — Des instructions ministérielles ultérieures régleront l'application du présent décret.

Art. 6. — Le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et le ministre de la Guerre sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret qui sera publié au Journal officiel de la République française et inséré au Bulletin des Lois.

## LES MAJORITAIRES ALLEMANDS SONT ARRIVÉS À STOCKHOLM

STOCKHOLM, 4 juin. — La délégation majoritaire allemande, composée de MM. Scheidemann, Ebert, Sassenbach, Muller, Molkenbur, Fischer, Bauer et Legien, est arrivée hier.

Elle a commencé ce matin ses délibérations qui, vraisemblablement, dureront plusieurs jours.

## LES MARINS DE LONDRES CONTRE LES PACIFISTES

LONDRES, 4 juin. — Le Comité de l'Union nationale des marins de Londres a adopté aujourd'hui une résolution interdisant à ses membres de servir sur un bâtiment quelconque à bord duquel voyageraient des pacifistes allant à Stockholm ou à Petrograd, à moins que ceux-ci signent un engagement par lequel ils insisteront afin que les Alliés soient indemnisés pour les victimes et les pertes résultant de l'action des sous-marins allemands.

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

### Front français

14 HEURES. — LA LUTTE D'ARTILLERIE EST DEVENUE VIOLENTE HIER, EN FIN DE JOURNÉE, AU NORD-OUEST DE LA FERME FROIDMONT.

Vers 22 heures, une attaque ennemie, déclenchée sur un saillant de notre ligne, a réussi à prendre pied dans quelques éléments avancés.

SUR LE FRONT DES PLATEAUX DE VAUCLERC ET DE CALIFORNIE, APRÈS LEUR SANGLANTE ÉCHEC D'HIER, LES ALLEMANDS N'ONT PAS RENOUVÉ LEURS TENTATIVES ET SE SONT BORNÉS À REAGIR SUR NOS POSITIONS PAR UN BOMBARDEMENT ASSEZ ASSEZ VIF.

En Champagne, nous avons exécuté un coup de main sur les tranchées adverses à l'est du Téton. Nous avons pris trois mitrailleuses et fait des prisonniers.

AVIATION. — Dans les journées du 2 et du 3 juin, nos pilotes ont abattu six avions allemands et un ballon captif. En outre, nos canons spéciaux ont descendu trois appareils ennemis, dont les aviateurs, parmi lesquels trois officiers, ont été faits prisonniers.

Des avions ennemis ont bombardé la région de Nancy et celle de Dunkerque. On signale plusieurs victimes dans la population civile de Dunkerque.

23 HEURES. — La lutte d'artillerie s'est maintenue très vive dans toute la région à l'ouest de Bray-en-Laonnois. Plus à l'est, dans le secteur Craonne-Chevreaux, bombardement intermittent de nos premières lignes. Pas d'action d'infanterie. Journée calme partout ailleurs.

### Front britannique

13 HEURES. — Le communiqué d'hier matin indiquait qu'un poste au sud-ouest de Cherisy était resté entre les mains de l'ennemi, à la suite du combat de la nuit du 2 au 3 juin. Ce poste a été repris par nos troupes la nuit dernière.

Des coups de main allemands ont été repoussés cette nuit, au sud-ouest de La Bassée et vers Neuve-Chapelle.

Nous avons pénétré dans les tranchées ennemies à l'est de Vermelles.

20 HEURES 25. — Des coups de main exécutés avec succès aujourd'hui, au nord d'Armentières et au sud de Wytschaede, nous ont permis d'infliger des pertes à l'ennemi et de faire 37 prisonniers, dont 1 officier.

Grande activité des deux artilleries, au cours de la journée, au sud de Gouzeaucourt, vers la crête de Vimy et dans le secteur d'Ypres.

Nos pilotes ont effectué, dans la nuit du 2 au 3, des bombardements au cours desquels ils ont atteint quatre trains allemands, dont l'un a été entièrement détruit.

Six appareils ennemis ont été abattus en combats aériens et un autre contraint d'atterrir désarmé. Quatre des nôtres ne sont pas rentrés.

### Front belge

Au cours de la nuit, activité assez grande des deux artilleries. Durant la journée, très grande activité de l'artillerie ennemie devant Ramschapelle et Dixmude. Nous avons exécuté avec succès des tirs de destruction contre plusieurs batteries allemandes de la région de Bixchoote.

### Front italien

A L'EST DE GORIZIA ET SUR LE CARSO, L'ACTION DE L'ARTILLERIE, DONT L'ACTIVITÉ AVAIT DÉJÀ ÉTÉ SIGNALÉE CES JOURS DERNIERS, A PRIS HIER UNE INTENSITÉ NOUVELLE ET S'EST ÉTENDUE DEPUIS LA VERTOBIZZA JUSQU'À LA MER, AFFECTANT UNE VIOLENCE TOUTE PARTICULIÈRE CONTRE NOS POSITIONS DU MONT SAN-MARCO, SUR NOS LIGNES DU DOSSO-FAITI ET À L'EST DU FLONDAR.

Nous avons contrebattu le feu de l'adversaire et enrayé par nos tirs les tentatives d'incursion de l'infanterie ennemie.

SUR LES PENTES OCCIDENTALES DU SAN-MARCO, APRÈS AVOIR COMPLÈTEMENT NIVELÉ LES DÉFENSES DE NOTRE NOUVELLE LIGNE PAR LE FEU DE SON ARTILLERIE, L'ENNEMI A REUSSI À PÉNÉTRER, PAR UNE ATTAQUE EN MASSE, DANS QUELQUES ÉLÉMENTS AVANCÉS.

APRÈS L'AVOIR ARRÊTÉ PAR LA PROMPTE INTERVENTION DE NOS RENFORTS, NOUS L'AVONS IMMÉDIATEMENT CONTRE-ATTAQUE ET REPOUSSE JUSQU'À SES POSITIONS DE DÉPART EN LUI INFLIGEANT DE TRES LOURDES PERTES.

Quatre-vingt-deux prisonniers, dont trois officiers, sont restés entre nos mains.

L'activité des opérations aériennes a été intense, hier, sur tout le front. Nous avons abattu un avion ennemi près du mont Zébion et un autre près de Plava. Un troisième, enfin, a été contraint par nos aviateurs d'atterrir dans ses lignes.

Au cours de la nuit, les avions ennemis ont lancé des bombes sur Codigera sans faire de victimes ni causer de dommages.

Nos escadrons ont bombardé des rassemblements de troupes ennemies et des organisations de baraques à Santa-Lucia di Tolmino, à Chiapovane et à la station de chemin de fer de Rifemberg.

### Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la direction de Kovel, près de Nowo-Mosser, nos éclaireurs, commandés par le soldat Rykowski, ont dispersé un détachement allemand.

Sur les Carpathes, dans la région de Pniewi, nos éclaireurs, commandés par le sous-lieutenant Odinzow, ont forcé, malgré la fusillade et les mitrailleuses, les réseaux de fil de fer de l'ennemi qu'ils ont chassé de ses tranchées en lui capturant une mitrailleuse.

Au cours de l'attaque, le brave sous-lieutenant a succombé.

FRONTS ROUMAIN ET DU CAUCASE. — Aucun changement.

AVIATION. — Dans la région du lac de Nobel, le feu de notre artillerie a abattu un appareil allemand qui est tombé dans les positions ennemies.

### Front roumain

(3 juin). — Dans la région montagneuse de Moldavie, dans la vallée du Cashin, les tentatives faites par les patrouilles ennemies de reconnaissance pour approcher de nos tranchées ont été repoussées avec pertes.

Activité d'artillerie plus grande sur la Putna et sur le Sereth, où l'artillerie ennemie a bombardé le village de Condrea et l'artillerie russe les tranchées et les convois ennemis dans le secteur Suraia-Vadul-Rosca.

Calme sur le Danube.

AVIATION. — Une escadrille de neuf appareils a bombardé avec succès la gare, les hangars et les dépôts ennemis de Cam-purle.

## Ce que l'on dit à l'étranger

### LA CRISE DU CHARBON EN ALLEMAGNE

La Gazette de Cologne :

La crise a été provoquée moins par des difficultés de transport que par une diminution de la production des mines dans le bassin de la Ruhr.

Le rendement n'a pas été satisfaisant, car beaucoup d'ouvriers ont déserté la mine pour accomplir dans leurs champs les travaux indispensables au printemps.

Il en est résulté une diminution de production d'autant plus sensible que l'agriculture réclamait au même moment la livraison immédiate de charbon pour la mise en état des machines et instruments aratoires ; en outre, des bassins houillers de l'Est ne peuvent plus faire face aux besoins de leurs anciens clients qui s'adressent de plus en plus aux mines de la Ruhr.

### La Frankfurter Zeitung :

En Saxe, la crise du charbon est assez grave pour atteindre même des usines travaillant pour l'administration de la guerre, et le député Stresemann pose une question au Reichstag à ce sujet.

En Bavière, il en est de même : les stocks nécessaires aux machines agricoles pour la prochaine récolte ne peuvent être constitués.

Les papeteries qui produisent le papier de journal sont en partie arrêtées. Pour remédier à la crise, on aurait obtenu de l'Autriche qu'elle autorisât à nouveau l'exportation en Allemagne des lignites de Bohême.

### Le Berliner Tageblatt :

Il est des optimistes pour penser que, si les transports s'amélioraient tant soit peu, l'état de choses dont on a souffert l'an dernier ne se reproduirait pas.

Par contre, la majorité des spécialistes incline à croire que le ravitaillement en charbon, sans être, si l'on veut, insuffisant, n'en restera pas moins précaire, de telle sorte que les difficultés de la situation peuvent être seulement apaisées par une réglementation opportune et efficace à la fois des transports et de la consommation. D'où suit la nécessité des restrictions.

Tres certainement, certaines catégories de consommateurs seront bien moins favorisées qu'elles ne l'ont été pendant l'avant-guerre ou même les premiers mois des hostilités.

On s'est beaucoup préoccupé, ces temps derniers, de la question du rationnement ; le public a cru qu'il allait être imposé sans délai. Cependant la question ne paraît pas réglée d'une manière définitive.

Jusqu'ici, la majorité des syndicats de producteurs et de consommateurs ne s'est pas laissé convaincre de la nécessité d'un rationnement sévère.

## Les épreuves de sélection de Chantilly

RÉSULTATS DE LA NEUVIÈME JOURNÉE

Prix de Vire (à réclamer), 2.000 fr., 2.000 m. — 1. Kiao-Péhou (Rouppel), à M. G. Watlinne; 2. Le Passeur (W. Howes), à M. Albert Cret; 3. Le Fertile (Stern), à M. Jean Stern.

Une longueur. Deux longueurs. Durée : 2' 8" 1/5.

Prix de Bezons (pour chevaux de 3 ans), 3.000 fr., 2.400 mètres. — 1. Danois II (R. Barker), à M. L. Mantcheff; 2. Overtime (O'Neill), à M. W.-K. Vanderbilt; 3. Cocher (Domen), au baron Gourgand.

Une longueur et demie. Deux longueurs. Durée : 2' 33" 2/5.

Prix de la Roche (Épreuve des poulains, pour poulains de 3 ans n'ayant jamais cessé d'appartenir à l'élevage qui les a fait naître), 10.000 fr., 2.100 mètres. — 1. Sainte-Baume (Mac-Gee), à M. Muller; 2. La Berline (Milton Henry), à M. G. Lepetit; 3. Masquerade (O'Neill), à M. W.-K. Vanderbilt; 4. Colère (Stokes), à M. Chéri R. Halbronn.

Une tête. Courte tête. Deux longueurs. Durée : 2' 17" 4/5.

Prix La Roche (Épreuve des poulains, 10.000 fr., 2.400 mètres. — 1. Aiken, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 2. Pindare, à M. Muller (Mac-Gee); 3. Brunor, à M. Jean Joubert (Garner); 4. Marmouset, à M. G. Watlinne (Rouppel).

Une longueur. Courte tête. Trois quarts de longueur. Durée : 2' 13" 2/5.

Prix de Mézidon (4.000 francs, 2.400 mètres). — 1. Gournant, à M. Robert Lazard (F. Gauthier); 2. Robinet, au baron Gourgand (Bottequin); 3. Dévorant, à Mme Lemaire de Villers (W. Howes); 4. Saint-Cornille, au baron Foy (A. Childs).

Trois longueurs. Demi-longueur. Demi-longueur. Durée : 2' 33" 2/5.

Prix de La Frette (sauterelle-chasse, 2.500 francs, 4.000 mètres). — 1. Saint-Germain, à M. Besnard (A. Antoine); 2. Yellow Boy, à M. H. Jount (Keltidge); 3. Casino, à M. Ed. Mayer (Caron); 4. Noroway, à M. Pierre Theze (Touffan).

Dix longueurs. Une demi-longueur. Deux longueurs. Durée : 4' 46" 4/5.

## La Bourse de Paris

DU 4 JUIN 1917

Les tendances sont encore quelque peu irr



## CHARLEQUINE

PAR ADRIEN VÉLY

Elle s'appelait Charlequine. Ce nom n'était point celui qui lui avaient donné ses parents. Ce n'était pas davantage un nom d'emprunt, car elle n'aurait vraisemblablement pu l'emprunter à personne. C'était plutôt ce que l'on appelait, en temps de paix, un nom de guerre. Quand on lui demandait la raison pour laquelle elle l'avait choisie, elle répondait : — Parce qu'il n'est pas à la portée de tout le monde... Et puis, c'est un nom historique.

Elle commettait évidemment une erreur. Mais il eût été trop long, en même temps que très inutile, de chercher à la lui faire reconnaître. Car je m'aperçois que j'ai oublié de vous dire que Charlequine était bête... bête, oh ! mon Dieu, autant qu'elle était jolie, ce qui signifie qu'elle était bête délicieusement. Au café, où elle venait souvent s'asseoir près de nous pendant que nous jouions au jacquet ou au bridge, nous prenions plaisir à l'entendre exposer et développer ses aperçus sur la vie. Ils ne manquaient pas, en général, d'une certaine stupidité. De notre côté, nous n'hésitions pas à lui énoncer les énormités les plus stupéfiantes, et nous n'éprouvions aucune peine à lui en faire admettre la réalité. C'était même, je dois le reconnaître, un jeu trop facile.

Je me rappelle qu'un soir nous la vîmes arriver, l'air un peu soucieux. Comme nous lui demandâmes des nouvelles de sa santé, elle remua les lèvres, parut articuler ; mais aucun son ne sortit de sa mignonne bouche.

— Eh bien, qu'avez-vous, Charlequine?... Qu'y a-t-il ? fit le clerc de notaire Molesquin.

Charlequine s'inclina, et, bas, très bas, comme dans un souflet : — Ah ! si tu savais ce qui m'arrive !... Ah ! je peux dire que j'en ai, une chance !...

— Si tu parlais un peu plus haut ? — Je ne peux pas... Ça m'a pris ce matin, en me réveillant... Quand j'ai voulu dire bonjour à ma marchande de journaux, je me suis aperçue que j'avais perdu ma voix.

— Naturellement !... Ça devait t'arriver !... Tu laisses tout trainer... — Si tu crois que je l'ai fait exprès ! poursuivait Charlequine sur le même diapason assourdissant. En tout cas, me voilà bien lotie !... Comment est-ce que je peux la retrouver, maintenant ? — Si j'étais à ta place, déclara Molesquin... Mais je n'ai pas de conseil à te donner...

— Dis toujours... — Eh bien, j'irais au quai des Orfèvres...

— Au quai des Orfèvres ?... — Oui, au numéro 36... bureau des objets perdus...

— Dis donc, impoli ! Ma voix n'est pas un objet !... — Très bien, très bien, ne crie pas ! observa Molesquin d'un air pincé...

J'avais raison de te dire que je n'ai pas de conseil à te donner... N'empêche que j'ai un ami qui avait perdu une belle occasion de se taire, et qui l'a retrouvée là-bas !... — Oh ! quand tu te lances dans tes phrases, on n'y comprend plus rien, tu as toujours raison...

— Je t'assure que je ne dis que ce qui est... — Alors tu crois que... vraiment... — Mais non... mais non... je ne crois rien du tout... Pour que tu viennes me faire des reproches, ensuite !...

— Enfin... si j'y allais, à ton quai des Orfèvres ?... — Tu sais, ma petite, je ne réponds de rien... Mais on peut toujours essayer, n'est-ce pas ?... Tu n'as qu'à t'y présenter demain matin... Pas besoin de te fatiguer à essayer de parler... Tu n'auras qu'à leur faire signe, comme ça, avec le doigt, que tu as mal à la gorge... Ils ont l'habitude... Ça suffira...

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

— Tu ne te fiches pas de moi, au moins ?... — Voyons, Charlequine, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Nous n'attachâmes pas plus d'importance à ces paroles.

## LE MONDE

## LES COURS

— De Copenhague, on annonce que S. M. le roi Christian X partira demain pour rendre visite à son frère, le roi Haakon VII de Norvège, à Christiania. Le roi de Danemark sera de retour à la fin de la semaine.

## CERCLES

— Les membres de la Société artistique des amateurs ont assisté, samedi, à une conférence sur "La Situation intérieure de l'Allemagne", par M. Germain Bapst, historien érudit, qui a remporté auprès de son auditoire le plus légitime succès. Remarqué : les généraux Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur, Jamont, Duchesne, des Garets, Balfourier, de Lacroix, Lefort, Cret, Delor, Espinasse, Delanne, Bapst, Gamelin, de Noue, Bizot, Pouleu, etc., etc.

## INFORMATIONS

— La princesse de Ligne et la marquise de Blacas sont de retour à Paris, venant de Biarritz.

## NAISSANCES

— Mme Henri Rigaud vient de donner le jour à un fils : Mario.

## DEUILS

— Une messe de Requiem, pour le repos de l'âme de M. Philippe de Bourbon, chef mitrailleur au 20<sup>e</sup> d'infanterie, décoré de la croix de guerre, proposé pour la médaille militaire, a été célébrée, hier matin, à onze heures, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau.

Le deuil était représenté par : le comte Georges de Bourbon, père du glorieux défunt ; le brigadier Henri de Bourbon, engagé volontaire à dix-sept ans, et M. René de Bourbon, ses frères ; le comte de Bourbon-Lignières et le capitaine du Bouëx, ses oncles, en l'absence de ses autres oncles, le comte Séguier et le comte Aimery de La Rochefoucauld, et de son beau-frère, le comte Roger de Gontaut-Biron, lieutenant du 20<sup>e</sup> dragons, blessé, retenu ; le capitaine de Kersaint, le comte Georges de Chabannes, le maréchal des logis du Bouëx, le comte de Sèze, ses cousins. Du côté des dames : la comtesse Georges de Bourbon, sa mère ; la comtesse Roger de Gontaut-Biron et Mlle de Bourbon, ses sœurs ; la comtesse de Bourbon-Lignières, la baronne Séguier, Mlle Anne de Bourbon, les comtesses Jacques et Stanislas de Gontaut-Biron, la marquise de Chabannes, Mlle du Bouëx, la comtesse de Bourbon-Busset, la comtesse de Mailly-Chalon, ses tantes ; la comtesse Georges d'Harcourt, Mlle Séguier, la marquise de Chabannes, née Béthune, la comtesse Georges de Chabannes, la comtesse de Sèze, la comtesse François de Bourbon-Busset, Mlle Sophie et Marie de Bourbon, ses cousines.

S. A. R. Mgr le comte d'Eu avait pris place aux côtés de la famille.

## Nous apprenons la mort :

De M. Auguste Georges, premier président de la Cour d'appel de Nancy, officier de la Légion d'honneur, décédé âgé de soixante-dix ans ;

De Mme Emile Guichenné, née de Luppé, femme de l'avocat à la Cour d'appel, qui a succombé à Pau.

## BIENFAISANCE

— Une matinée de bienfaisance sera donnée, par l'Union des Colonies étrangères, au profit des *Victimes de la guerre*, le 6 juin, en l'église suédoise de la rue Guyot. La recette en sera consacrée à la rééducation des mutilés de la guerre dans les écoles spéciales.

Organisée par la section suédoise, cette manifestation charitable est placée sous le patronage des sous-secrétaires d'Etat aux Beaux-Arts et au Service de santé et du comte Gyldestolpe, ministre de Suède. Le succès en est assuré par le gracieux concours promis par : MM. Jean Richepin, de l'Académie française ; Saint-Saëns, Widor, de l'Institut ; G. Fauré ; Mmes Cécile Sorel, Mary Garden, Madeleine Roch, Henriette Rénie, Hilda Roosevelt, MM. Albert Lambert, Blanc, Jeissler, etc., etc.

L'hymne *Honneur à l'Amérique*, du maître Saint-Saëns, sera exécuté pour la première fois et conduit par le célèbre compositeur.

— La comtesse de Duranti donnera, le samedi 9 juin, à deux heures et demie, au théâtre du Colisée, une matinée au profit de l'œuvre si intéressante : les *Aréopages de la guerre*, de M. Brieux, avec le concours de Mmes Bartet, Barlac, Violet, Mistinguett, MM. Bastia, Chevalier, etc., etc.

## Quête et programmes au profit de l'œuvre.

## PETIT COURRIER D'ITALIE

— S. M. la reine mère, accompagnée de la duchesse Sforza Cesarini et du duc de Belgioioso, a visité l'Exposition garibaldienne des Thermes de Diocletien. La souveraine a été reçue par le marquis Giorgio Guglielmi et les membres du comité d'organisation, que Sa Majesté a vivement félicités.

— Avant-hier à eu lieu, dans les jardins de l'ambassade britannique, à Rome, la *Foire des Alliés*, organisée par lady Rodd. Toute l'aristocratie romaine, le corps diplomatique et les notabilités de la société s'étaient rendus à cette manifestation de bienfaisance, qui fut tout à fait réussie.

— M<sup>re</sup> Theodor, le bâtonnier de Bruxelles, avant de quitter l'Italie, a rendu visite à S. A. R. la princesse Marie-Josepha de Belgique, qui se trouve au Collège du Poggio Imperiale.

— Mme de La Roche-Francis vient de clôturer la série de ses réceptions. Reconnu, le dernier jour : marquise Afan de Rivera Costaguti, princesse Massimo, marquise Marignoli Torlonia, princesse Pignatelli d'Anjou Canavaglia, marquise Siciliano de Rende, marquise Vincentini et ses filles, comte de Salis, ministre de Grande-Bretagne auprès du Saint-Siège ; comte et comtesse Bezzi Scali, prince et princesse Zunica de Cassano, marquise Passori, duchesse de Montevicchio, comtesses Luigi et G. Senni, marquis et marquise Capelli Dragonetti, comte et comtesse Faino de Solis Cigni Cravellona, comte Fani et ses filles, amiral et comtesse Barbavara, etc., etc.

— Dans le courant du mois sera célébré, à Milan, le mariage du prince Boncompagni Ludovisi, officier de la marine italienne, avec Mlle Borromeo.

— La comtesse Teresa Aliberti Oddone vient de mourir à Saluzzo.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

## B L O C - N O T E S

ELLE n'est pas une de ces ardentes jeunes femmes qui, ayant revêtu dès le 2 août 1914 un habit blanc et un voile angélique, se vouèrent pour trois mois à l'admiration publique et au soin des blessés. Son zèle a duré. Toute sa vie, elle l'a donnée à « son » hôpital. Depuis le début de la guerre, elle n'a pas pris un jour de distraction, ni même un jour de repos. Levée de grand matin, couchée tard, ne se laissant rebuter par aucune besogne. « Une vraie, celle-là », avait dit le premier médecin chef. Et tous les autres médecins chefs qui se sont succédé ont ratifié ce jugement. M<sup>me</sup> X... est une vraie infirmière.

Je l'ai rencontrée avant-hier, comme elle sortait de chez elle, et je lui ai naturellement demandé des nouvelles de l'hôpital, puisque, depuis trois ans, elle ne s'intéresse qu'à l'hôpital.

— L'hôpital, dit-elle, oui... je vais le quitter, l'hôpital !

— Comment, vous ! dis-je, stupéfait. — Oh ! oui. Nous allons avoir des fiévreux, des paludéens. Alors, je préfère m'en aller. Vous comprenez, les malades, ça ne m'intéresse pas.

Je ne lui ai pas demandé pourquoi ; je ne le sais que trop. On se grandit à soigner un blessé ; on se diminue à soigner un malade. Cette besogne est bonne pour des mercenaires. Voilà ce qu'elle voulait dire avec son « vous comprenez ».

Ainsi, ce qu'elle a cherché, depuis trois ans, cette femme qu'on a vue admirablement dévouée, ce n'était pas d'apaiser une souffrance, mais une belle souffrance, une souffrance parée de gloire. Derrière le blessé gémissant sur son lit étroit, elle discernait la ligne blanche de la tranchée champenoise, le grondement du canon, le reflet d'un drapeau, le tragique soupir des mourants. Elle voyait le drame éclatant. Mais sur le visage bronzé du pauvre homme qui tremble la fièvre des marais, elle n'aperçoit rien que la maladie sordide et basse ; son cœur se refuse à un humble dévouement ; il faut des accessoires à sa pitié.

Hélas ! c'est humain jusqu'au point d'être inhumain. Elle n'a pas senti que les malades de la guerre, ce sont des blessés aussi. Sur le champ de bataille, on ne risque pas seulement l'éclat de shrapnell ou la balle de mitrailleuse, on risque la mauvaise fièvre qui dessèche la peau et creuse les yeux, la pneumonie qui tue aussi bien qu'une marmite. Pour ces « blessés »-là, on ne reçoit ni palme, ni étoile, mais on mérite une même compassion.

— Madame, retournez à l'hôpital. Il faut qu'il vous trouve, si on l'y amène quelque jour, ce jeune soldat tout brillant de jeunesse qui repartait tout à l'heure pour le front et me disait : « Blessé, ça m'est égal ; mais malade !... » Pourvu que je ne tombe pas malade sur le front !

Louis LATZARUS.

## Irredente

C'était au cours de la saison d'hiver 1913-1914. Un chapelier des boulevards recevait fréquemment la visite d'un commissionnaire en chapeaux autrichiens : les feutres-velours, qui faisaient alors fiasco, surtout parmi les chasseurs. Un jour, notre chapelier monte chez le commissionnaire, rue de Paradis, et voit, sur la cheminée, un superbe buste de François-Joseph.

Le 2 août 1914 arrive. Le commissionnaire s'en va. Des mois passent. L'Italie entre en guerre. Le commissionnaire repart.

— Comment ! s'exclame le chapelier, vous ici ? Je vous croyais Autrichien.

— Mais non, mais non : irredente. Je suis du Trentin.

Un instant le chapelier réfléchit, puis il demande : — Que penseriez-vous des sentiments français d'un Alsacien qui aurait exposé sur sa cheminée le buste de Guillaume II ?

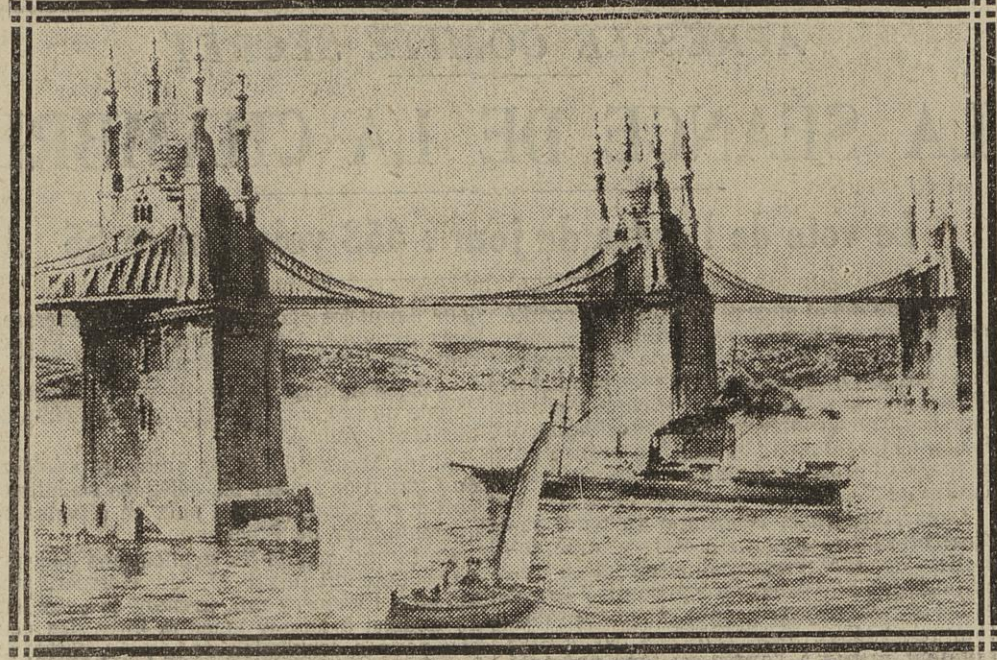
Le chapelier n'a jamais revu le commissionnaire.

## Un pont sur le Bosphore

Lorsque le génie d'Hindenburg aura permis aux Allemands de constituer la Mittel-Europa, et que les trains iront directement de Berlin à Constantinople, faudra-t-il donc qu'ils s'arrêtent là ? Ne pourront-ils continuer leur route vers la Turquie d'Asie, la Perse et les Indes ?

Un seul petit empêchement apparaît aux yeux des pangermanistes : c'est le Bosphore.

Et les pangermanistes ne sont pas gens à se laisser arrêter par un détail. Le Bosphore ? On jettera un pont sur le Bosphore. Déjà les plans sont établis, et le dessin



COMMENT LA "KULTUR" MENAÇAIT DE SABOTER LE BOSPHORE

tracé. On peut voir comme il est joli. Chaque pile du pont est surmontée d'un dôme à clochets, qui rappelle à s'y méprendre les monuments de saint-doux que certains charcutiers trop fidèles à la tradition exposent, aux jours gras, à la devanture de leur boutique.

On a vu déjà un monarque s'arrêter sur la rive du Bosphore, et en mesurer dédaigneusement l'étroitesse. Il balançait, dit-on, entre deux partis : faire boire l'eau par ses chevaux, ou jeter le pont. Le Bosphore se fit si décisif pour le pont. Avant réfléchi, il se décida pour le pont. Sur quoi Xercès se fâcha à son tour et fit battre le Bosphore avec des foudres.

Le Bosphore doit être bien inquiet à l'heure présente. Il sent venir la raclée.

## L'INUTILE PERMISSION

Les soldats n'envient pas toujours le Parisien.

J'allais quitter le restaurant, samedi dernier, à neuf heures vingt, lorsque je vis entrer un jeune sous-lieutenant imberbe dont la croix de guerre, déjà patinée par le temps, mettait une tache sur un dolman trop neuf.

Comme le maître d'hôtel faisait quelques difficultés pour le servir, à cette heure insolite, il fit demander le gérant et obtint assez rapidement de lui la grâce de ne pas mourir de faim.

J'ai déjà été chassé de plusieurs restaurants, nous dit-il. Sous prétexte qu'on fermerait une demi-heure après, on vous refuse l'entrée à partir de neuf heures, et l'on se sent alors, à Paris, plus isolé du monde qu'au beau milieu du désert. J'ai pourtant l'habitude de boucler des repas en quelques minutes. Je n'ai pas de chance aujourd'hui. Je profite d'une permission de vingt-quatre heures pour venir m'équiper. Je suis arrivé juste au moment où les magasins se disposaient à fermer. A force d'insister, j'ai pu endosser rapidement ce nouvel uniforme, mais j'ai dû renoncer à acheter du linge. Celui que je porte est déjà vieux de plus d'une semaine, et vous savez ce que valent les semaines sur le front. Or, je repartirai demain dimanche, n'ayant eu de ces vingt-quatre heures que quelques minutes utiles.

Il cessa de parler pour accueillir une tranche de veau froid, une bouteille de vin blanc ordinaire et un dessert.

Avant de sortir, il laissa sur la table presque une journée de sa solde d'officier, et nous nous retrouvâmes tous les deux sur un trottoir déjà tout encombré d'ordures ménagères.

Les Parisiens sont vraiment héroïques, prononça-t-il d'une voix amusée. Je n'ai plus à présent que la ressource d'aller me coucher. Ah ! on doit vite ici attraper la nostalgie du front ! — R. V.

## Potagers de Paris

Voici enfin une bonne nouvelle : nos pommes de terre sortent !

Depuis quelques jours, une animation inaccoutumée règne dans les petits jardins des fortifications : les jardiniers improvisés se penchent vers le sol, et les mains sur les genoux, considèrent, avec émerveillement et tendresse, des touffes de feuilles vertes qui, ma foi, croissent très gaillardement.

— Tiens ! C'est comme ça que c'est fait, les pommes de terre ? Et ça va fleurir ?

Car les Parisiens ne sont pas très habitués à voir pousser les pommes de terre !

Et qui sait comment sont faites les pommes de terre dans la terre ?

Nous connaissons l'institutrice d'une école communale, située non loin de la porte

## LA BONNE CULTURE

par Gibson



Labour de printemps

(Life)

## AVIS au Public

Dans le but d'enrayer la spéculation et la vente de ses Lait concentrés à des prix exagérés,

LA SOCIÉTÉ

NESTLÉ

a l'honneur d'informer le public consommateur qu'elle a fixé les prix suivants pour la vente au détail :

Lait concentré sucré : 1<sup>fr</sup> 65 la boîte  
» non sucré : 1<sup>fr</sup> 60 »

Les frais spéciaux (port, camionnage, taxes d'octroi, etc.) que les détaillants ont quelquefois à leur charge peuvent justifier, dans certains cas, une majoration des prix ; toutefois cette majoration ne saurait excéder 0.20 cent. par boîte.



ance qu'elle n'en méritait à la boutade de Molesquin. C'était devenu comme une routine de nous payer la tête de notre petite amie.

Le lendemain soir, nous reçûmes la visite de Charlequin. Aux premiers mots qu'elle prononça nous constatâmes qu'elle était déjà beaucoup moins enrouée.

— A la bonne heure ! s'écria Molesquin. Il y a du progrès !...

— Ma foi, oui, répondit la délicieuse enfant... Je ne sais pas si ton quai des Orfèvres y est pour quelque chose, mais le fait est que je commence à me faire entendre...

— Comment !... Tu y es donc allée ?...

— Mais naturellement.

— Oh ! raconte-nous ça !...

— Eh bien, vrai, pour une drôle de boîte, c'est une drôle de boîte !... Figure-toi que je trouve là un vieux bonhomme qui avait l'air assez gentil... Seulement, comme intelligence, tu sais... Enfin, il était plutôt bête... D'ailleurs, tu vas te rendre compte... Je fais comme tu m'avais recommandé... Je lui indique par signes que j'ai perdu ma voix... Ah ! si tu avais vu comme il me regardait !...

Il en avait les yeux tout ronds !... Moi, je continuais à lui faire signe... Alors, le voilà qui se lève, qui s'en va, et qui revient avec tout un assortiment de parapluies... C'est-là-dedans... qu'il me demande... Quelle hûtre !... Je lui fais signe qu'il y a erreur, et je recommence à me toucher le cou du doigt... Il repart, et il applique avec des sacs, des mouchoirs, des gants, des corsets... On ne se comprenait pas du tout... Il était un peu bouché... Finalement, il me dit : « Ma foi, madame, je vais chercher un de ces messieurs... Vous vous expliquerez avec... »

— Ça devient passionnant ! proféra Molesquin... Continue, Charlequin, continue !

— Au bout de quelques instants, il reparait avec deux types très bien, l'un grand, brun, barbu, l'autre petit, blond, rasé, avec un monocle... Et il leur explique comme ça :

« C'est cette dame qui est muette. Tu penses si je bondis !... Je veux jurer... Naturellement je ne peux pas... Alors je tâche de faire saisir aux deux messieurs qu'il faut qu'ils s'approchent, tout près, aussi près que possible... Ils se penchent tous les deux vers moi, très poliment, et je leur confie dans le tuyau de l'oreille comme quoi j'ai perdu ma voix, et tout ce qui s'ensuit, que c'étaient des amis qui m'avaient envoyée, et cetera... »

— A la bonne heure ! ponctua Molesquin... Et, dis-moi, Charlequin... quel effet leur a produit ta confidence ?...

— J'avoue qu'ils ont eu l'air un peu estomaqué... C'est peut-être bien parce qu'ils avaient cru d'abord que j'étais muette... Ils se sont reculés un peu, en me tournant le dos, pour échanger des réflexions...

— Une vraie consultation, ce me semble...

— Oui... Ça devait être deux médecins du bureau... Et puis, après avoir causé, ils sont revenus de mon côté... Ils étaient graves, graves !...

— Le fait est qu'il n'y avait pas de quoi rire !...

— Je te crois... Le grand barbu s'est adressé alors à moi, très respectueusement :

« Nous avons pris note de votre déclaration... On va faire des recherches... »

— Est-ce que ce sera long, docteur ? que j'interroge...

— Nous ne pouvons rien vous dire de précis, ajouta le petit blond à monocle... Ça dépend... Quelquefois ça va très vite... Quelquefois il faut attendre... En tout cas, en ce qui concerne votre extinction de voix, si, d'ici un an et un jour, personne ne l'a réclamée, vous pourrez la garder : elle sera à vous. »

— Eh bien, est-ce clair ? fit triomphalement Molesquin.

— Pas tant que ça ! répliqua Charlequin... Mais, tu sais, avec tous ces médecins, il ne faut jamais leur demander trop d'explications... Et puis, j'étais tout de même contente, parce qu'ils avaient été bien aimables...

Et elle conclut, avec un regard reconnaissant vers Molesquin :

« D'ailleurs, ça va déjà beaucoup mieux ! »

Adrien VELY.

## AU TEMPS DU TSARISME

SOUVENIRS  
d'une Ambassadrice

111

**La mission du prince Lobanof. — Un mot du tsar : « Je ne savais rien... Plaignez-moi... » — Félix Faure et les petites grandes-duchesses. — Les abus de la noblesse. — Un prédécesseur du moine Raspoutine. — La belle Italienne. — Les préparateurs de la désorganisation.**

PARMI les personnages de l'entourage du tsar qui prirent tout de suite une influence sur Nicolas II, et une influence favorable, je citerai surtout le prince Lobanof.

Ce prince était un homme honnête, de haute intelligence et très ouvert aux idées nouvelles, contrairement aux autres dignitaires de la cour. Il avait compris le danger que présentait pour la Russie ce souverain faible, peu averti des choses du siècle, comme le disaient nos ancêtres, et il résolut de jouer auprès de lui le rôle ingrat de mentor et d'éducateur. Ce qui prouve bien les excellentes intentions du tsar, c'est qu'il accepta avec joie ce conseiller dont il sentait l'utilité et qu'il consentit à se mettre en tutelle. Cet homme qui aurait pu se trouver grisé par le pouvoir suprême avait humblement qu'il avait besoin d'être éclairé, guidé, soutenu, et, par une heureuse fortune, il avait bien choisi son guide. Ce fut donc en compagnie de Lobanof qu'il entreprit ces voyages à travers les Etats d'Europe qu'il jugea utile de faire après son couronnement.

Hélas ! le prince Lobanof ne put continuer longtemps son utile mission et, quelques mois plus tard, il mourut subitement à Vienne. J'ai idée que, s'il avait vécu, les choses auraient peut-être tourné autrement en Russie. L'évolution indispensable se serait produite, mais moins brusquement, et, par conséquent, dans des conditions moins dangereuses. Je me figure aussi que Lobanof, qui était au courant de tout, aurait su limiter l'influence néfaste de l'impératrice sur son mari et empêcher toute trahison. Félix Faure me disait à Cherbourg, lors de la fameuse visite de la flotte russe en France :

« L'empereur me touche. Ecoutez d'ailleurs ses propres paroles et vous verrez qu'il y a de quoi :

« Monsieur le président, me dit Nicolas II à notre première entrevue, j'arrive dans votre pays avec le désir de faire tout ce que je pourrai pour être agréable et utile à la France ; mais je ne sais pas, j'ai perdu mon conseiller, et je compte sur vous pour me guider... Ne craignez pas de le faire. »

Même préoccupation au dîner de l'ambassade de Russie, au cours duquel le tsar me disait, les larmes aux yeux :

« Je suis sûr que vous avez eu beaucoup de peine de la mort de Lobanof. Quant à moi j'ai tout perdu... Je ne savais rien et il m'apprenait. Hélas ! maintenant qui va m'apprendre ?... Ah ! plaignez-moi... plaignez-moi ! »

Ces paroles naïves ne sont-elles pas touchantes dans la bouche de celui qui était alors l'autocrate de toutes les Russies ? Voyez-vous nous trahissant ensuite l'homme qui a eu le courage et l'honnêteté d'avouer ainsi publiquement sa faiblesse ? J'avoue que, pour ma part, je ne peux pas le croire. »

Après ce courageux plaidoyer pour un malheureux prisonnier, Mme de Montebello continua :

« J'ai prononcé, tout à l'heure, le nom de Félix Faure, et je me rappelle la façon vraiment remarquable dont notre président sut accomplir sa mission en Russie. Bien entendu, avant sa venue, on faisait par avance, à la cour, des gorges chaudes sur les gaffes certaines que ne manqueraient pas de commettre celui qu'on appelait « le lagueur ». Mais, dès qu'il eut posé le pied sur le quai de la gare, Félix Faure sut modifier cette opinion. Son attitude à la fois cavalière et simple, sa tenue correcte, plurent infiniment. Dès lors, on lui toléra des agaceries à l'égard des réserves aux seuls souverains. Il fut autorisé à jouer dans le jardin particulier avec les petites grandes-duchesses, il fut admis dans l'intimité de l'impératrice, qui faisait de lui le plus grand cas ; il montait à cheval avec le grand veneur, enfin il sut, toujours et partout, être à hauteur de la situation. »

La preuve en est facile à fournir. Avant son arrivée, on avait discuté beaucoup pour savoir si ce modeste président de République, ce bourgeois, pouvait être traité en souverain et si on lui ferait tenir à la cour « un cercle ». Ce cercle était une sorte de réception réglée selon un protocole assez

compliqué et qui était réservée aux têtes couronnées en visite. Or, non seulement on lui concéda les honneurs du cercle, mais encore il se tira si bien de cette épreuve difficile, qu'un collègue de mon mari, je ne sais plus lequel, lui dit au sortir de la cérémonie :

« — Votre président a tenu son cercle mieux que n'importe quel souverain, y compris Guillaume II. »

Ce sont là de petites victoires qui, je vous l'assure, ne sont pas négligeables dans la diplomatie. »

Je demandai ensuite à Mme de Montebello, si, après la période si brillante, au point de vue français, que nous venions d'évoquer, elle n'avait pas eu l'occasion de remarquer certains indices précurseurs de la foudroyante désagrégation du parti tsariste, et elle me répondit en cherchant dans sa mémoire :

« Non, j'avoue que, à l'époque déjà lointaine où je me trouvais en Russie, rien ne faisait prévoir le grand bouleversement qui vient de s'opérer. Nicolas II voulait le bien du peuple et la classe moyenne n'existait pas. Quant aux abus dont la noblesse pouvait se rendre coupable, nous pouvions les ignorer, car ils étaient discrets. »

Et cependant... cependant, reprit la marquise en souriant, je me rappelle un fait assez significatif, étant donné ce qui s'est passé par la suite. Oui, je me rappelle la première fois qu'on parla à la cour de Nicolas II de ces sciences occultes qui prirent ensuite sur certains cerveaux détraqués une si néfaste influence.

J'ai connu le prédécesseur du moine Raspoutine : c'était un nommé Philippe, une sorte de thaumaturge, d'adepte des théories spiritistes qui fut un beau jour introduit auprès de l'impératrice par la femme du grand-duc Nicolas, la duchesse de Leuchtenberg.

« Une Allemande, naturellement ? »

« Non, une Roumaine ! soyons juste. Ce Philippe, étudiant râlé, mais beau parleur et adroit, prit rapidement sur l'impératrice, très portée vers ces théories, une grande influence. Bien entendu, les dames d'honneur suivirent le mouvement, et c'est ainsi que les tables et les têtes commencent à tourner à la cour du tsar. »

Mais, contrairement à ce qui se passa plus tard pour Raspoutine, Nicolas II s'en tint à ses folies et fit demander à M. de Montebello s'il ne pouvait pas obtenir le rappel de ce Philippe qu'il considérait comme dangereux. Mon mari était arrivé à en débarrasser la cour.

Plus tard, ce fut une femme, une Italienne assez belle, nommée Zappia, qui continua à entretenir le goût du spiritisme à la cour.

Cette femme qui avait été « sujet » du professeur Richel resta trois mois cachée dans le palais du grand-duc Nicolas, se livrant à des pratiques qui préparaient les voies au repugnant Raspoutine.

Vous ne pouvez imaginer ce qu'on m'a raconté sur son compte, mais j'ai eu la chance de ne pas le voir à l'œuvre et pourrai par conséquent me dispenser de vous entretenir de ce peu intéressant personnage.

Je pourrais continuer longtemps ces souvenirs, mais je craindrais que Mme de Montebello ne s'ennuie de voir qu'une conversation à bâtons rompus prenne ainsi tournure de mémoires.

Son intention n'était pas, en effet, de voir livrer à la publicité de simples propos méandres.

Est-ce ma faute si cette conversation d'une grande dame qui a su si bien voir méritait en ce moment d'être fixée pour le public ?

Mais j'arrêterai ici ces notes rapides en signalant le courage assez rare de Mme de Montebello qui, tout en appréciant les progrès réalisés par la révolution russe, n'a pas voulu, comme tant d'autres, renier en bloc tout un passé et accabler un souverain déchu.

Elle nous l'a montré, ce souverain, honnête mais incapable. Il est vrai que, dans le temps où nous vivons, un souverain n'a pas le droit d'être incapable.

FIN

X.

Voir Excelsior des 2 et 3 juin.

## L'ARMÉE COLONIALE AU GÉNÉRAL GALLIÉNI



LA PLAQUE APPOSÉE SUR LE TOMBEAU DU GÉNÉRAL, A SAINT-RAPHAËL

Une cérémonie touchante vient d'avoir lieu au cimetière de Saint-Raphaël, où repose le général Gallieni. L'armée coloniale, qui a conservé le culte de ce grand soldat, a fait apposer sur son tombeau une plaque, due à M. Falize, et qui perpétuera, gravée dans le bronze, la phrase brève et magnifique qui terminait son appel à la population parisienne, alors que l'ennemi menaçait les abords de la capitale, le 3 septembre 1914 : « Jusqu'au bout ! »

## LES LIVRES

LA CLIQUE (1915-1916), par Jean Richepin, de l'Académie française.

Il ne faut pas mêler les torchons avec les serviettes ; il ne faut pas confondre la clique, terme péjoratif, qui sert à flétrir une bande de gens douteux, avec la clique, qui désigne, en argot militaire, le peloton composé de clairons et de tambours.



M. JEAN RICHEPIN (Phot. H. Manuel)

Cette glorieuse clique, nous explique l'auteur, est l'ancien enfant de troupe, élève tambour du 82<sup>e</sup> de ligne, Jean Richepin, vient noblement du verbe cliquer, d'où sont issus aussi cliqueter, cliquetis...

Et, de fait, il règne, dans cet éminent recueil d'articles, un furieux tarabotant. Ce qui m'ébahit, c'est qu'on puisse tant étinceler sans se consumer. Feu M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Notre conférencier national, Jean Richepin, est lyrique de la tête aux pieds. Je n'ai point l'heur d'être de ses familiers : j'en ai regret. Je ne sais, en effet, sur quel rythme et de quel ton il réclame à sa Nicole ahurie sa robe de chambre de pourpre surteinte et ses pantoufles de velours éramois...

Mais je suis bien assuré que la phrase est cadencée et imagée. Ah ! que de fleurs, de fleurs artistiques, dans cette illustre pantoufle !

L'ennuyeux de cette sublimité continue, c'est qu'on finit par n'y plus prendre garde. Rien ne ressemble plus à un gueux que l'éternel endimanché.

Jean Richepin incante tout ce qu'il touche, tout, et jusqu'à la vulgaire table des matières de sa Clique. Ponctué avec un peu d'adresse, la litanie des titres formerait un poème assez cliquant. Ainsi, que dites-vous de cette strophe :

Les profiteurs :  
Bêtes de proie !  
Les mercantis :  
Brombiards !

Est-ce pas lapidaire ? Et cette autre :

Pour toi quand même !  
Gueux !  
Leur ventre,  
Tous au front !

Et cette dernière, qui contient dans sa conclusion imprévue un si joli thème d'amour :

Celui que j'aime,  
N'en parlons pas,  
Fier-à-bras...  
Au qui l'ai nue !

Avec de la musique de Reynaldo Hahn, cela tirerait, certainement, de délicieuses larmes des yeux les plus langoureux.

THÉÂTRE D'Henry Bataille (L'AMAZONE, LES FLAMBEAUX). Préface de l'auteur.

Ce livre n'appartient à la critique littéraire que par sa préface. Car nous nous garderons de porter un jugement sur le théâtre même de M. Bataille : ce n'est pas notre rayon.

Comme toutes les préfaces, celle-ci présente cette particularité d'avoir été écrite après l'œuvre elle-même qu'elle semble précéder. On voit que M. Bataille, quand il écrivait l'Amazone ne savait pas au juste ce qu'était son enfant.

Il croyait bonnement avoir écrit une pièce patriotique : « L'Amazone », assurait-il, la veille de la répétition générale, représente l'idéal des traits de la jeunesse qui a soulevé, arraché l'homme à son foyer et entraîné le monde... »

Déjà, le public a révélé à M. Bataille le fond de la pensée de M. Bataille. Une partie des spectateurs l'a blâmé ; l'autre l'a loué de ses tendresses humanitaires.

Aussi, toute la préface ne parle-t-elle plus que de pitié. C'est d'ailleurs une magistrale préface.

On fond, M. Bataille a bien tort de se plaindre de ceux qui le hument ; ils ont fait son succès. Ce sont de précieux collaborateurs. Sans eux, l'Amazone eût risqué de passer inaperçue. Grâce à ces mécontents, M. Bataille peut être content : c'est un des prophètes des temps nouveaux. Il est désormais adopté par tous les hérétiques de l'art et de la politique. Et ce sont ces mal peignés qui ont toujours fait les réputations.

ETATS-UNIS-FRANCE : COMMENT UN PEUPLE GRANDIT, par Victor Cambon, ingénieur des Arts et Manufactures.

Comment s'est formée, comment se forme tous les jours, ainsi qu'une fabuleuse terre d'alluvions, cette Amérique, qui a passé en moins de cent ans de 10 millions d'âmes à plus de 100 millions ? C'est ce qu'explique, avec une lumineuse clarté et une compétence indiscutable, M. V. Cambon. Grâce à lui, les légendes se précèdent : elles deviennent des faits, des exemples à suivre par les vieilles nations. Fiers de leurs préjugés et de leurs routines. Hardiment, il met en parallèle les initiatives de la bas et nos timidités. Son ouvrage, nourri de faits et de chiffres, était composé avant la rupture des Etats-Unis avec l'Allemagne.

Cette situation nouvelle donne un poids inattendu aux arguments de l'auteur. Son livre est indispensable à tous ceux qui désirent connaître avec exactitude l'Amérique actuelle, que peut, que doit nous fournir la gigantesque, laborieuse, hardi et opulent allié américain.

CINEMAS  
Gaumont-Palace, relâche.

## LES THÉÂTRES

**La générale d'aujourd'hui.** — Elle aura lieu cet après-midi à la Comédie-Française qui présente la nouvelle pièce de M. Henry Bernstein dont nous avons parlé.

**L'Élévation** sera donnée demain, à 2 heures, en matinée de gala, au profit des ambulances de S. M. la reine de Roumanie et de la Croix-rouge roumaine. La première aura lieu mercredi soir.

Voici la distribution de ces trois actes : MM. de Férandy, le professeur Corseller ; Paul Mounet, le professeur Courtin ; George Grand, Louis de Genois ; Denis d'Inès, Jules ; René Rocher, Jacques Courtin ; Mmes Piercyon, Mme Corseller ; Périat, Edith Corseller ; Maille, Germaine Ledru ; Berthe Boyvy, Sabine Boulard ; Suzanne Devoyon, Mme Gilquin ; Jane Faber, Odette Hamon ; André de Chauveron, Blanche ; Emilienne Dux, Mme de Sauvage ; M. Chaipe, un infirmier.

**L'Opéra-Comique au Petit-Palais.** — Aujourd'hui, au Petit-Palais, l'Opéra-Comique donne le programme suivant, à 3 h. 30 : La Tosca (2<sup>e</sup> acte), de Puccini, avec Mlle Mad. Mathieu, MM. Lheureux, Ghasne, Rosel, Messaëcker ; Mignon (air de Philine), d'A. Thomas, avec Mlle Tissier, M. Ghasne (mélodies), Mlle Berthe Lamare (mélodies), Mme Félicia Litvinne ; Mon Credo, de Widor ; Boreuse (chanson), de Gret ; Mireille (sélection), de Gounod (Mlle Brothier, M. de Gruy), Mme Lyse Berty, La Petite Bretonne et Jean-Pierre, Au piano : M. Bastin.

**Odeon.** — Hier soir, M. Grétillet prenait possession du rôle de Boris Ipanoff dans Fédora. L'excellent artiste a su mettre ad-

mirablement en valeur toute l'autorité de ce personnage dramatique et a remporté aux côtés de Mme Jeanne Rolly un succès très vif et très mérité.

**Antoine.** — Le théâtre Antoine annonce pour le 11 sa clôture annuelle. Il donnera avant de fermer ses portes six représentations du Marchand de Venise, dont une matinée dimanche prochain.

**Bouffes-Parisiens.** — Un à-propos de M. Albert Willemetz : *Oh allons-nous ce soir ?* interprété par MM. Delivry et G. Barral, Mlles Degarat et Hébert, précède aux Bouffes-Parisiens les trois comédies nouvelles de M. Sacha Guitry.

**Trianon-Lyrique.** — Demain soir mercredi, reprise de *Gillette de Narbonne*. Jeudi soir, reprise des *Diamants de la Couronne*, avec Mlle Jane Morlet.

**En l'honneur de Paris.** — On nous a demandé de divers côtés si les films sur Paris tel qu'il est, qui seront présentés par le service cinématographique de l'armée, jeudi, en matinée, au Trocadéro, ne seront montrés qu'une fois. On nous prie de rappeler qu'ils sont attendus à l'étranger et que les Parisiens n'auront que cette unique occasion de se voir eux-mêmes sur l'écran, au cours de la brillante représentation de bien-faisance.

**Concerts-Rouge.** — Jeudi, à 3 heures 30, 49<sup>e</sup> concert de musique de chambre avec le concours de Mlle Suzanne Endres, pianiste, de M. Alex. Debrulle, violoniste et de M. A. Ruyssen, violoncelliste. Au programme : Trio (César Franck) ;

Sonate n° 1, piano et violon (Schumann) ; Trio n° 1 (Mendelssohn) ; Pièces de piano (Chopin, Debussy).

Cet après-midi : Th.-Français, 1 h. 1/2, répétition générale de l'Élévation, de M. Henry Bernstein.

Ce soir : Opéra, relâche ; jeudi, 7 h. 30, Hamlet. Th.-Français, 7 h. 45, le Cid, la Comtesse d'Escarbagnas.

Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 7 h. 30, Carmen. Odeon, 8 h., Fédora.

Variétés (Gai. 00-92), 8 h. 15, Dolly (Berthe Bady).

Gymnase, 8 h. 45, la Volonté de l'homme. Renaissance, 8 h., le Minaret.

Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul. Apollo, mercredi, 7 h. 45, le Marchand de Venise.

Gaité-Lyrique, 8 h., le Voyage en Chine. Trianon-Lyrique, 8 h., la Mascotte.

Porte-Saint-Martin, 8 h., la Flamme. Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Mariage de Mlle Beulemans.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, trois comédies nouvelles de Sacha Guitry. Réjane, 8 h., Madame Sans-Gêne.

Athènes, 8 h. 30, la Famille du brosseur. Apollo (Central 72-21), les soirs, 8 h., la Fiancée du lieutenant (Marcelle Suily et R. Villet). Edouard-VII, 8 h. 45, le Fatale nuit ou le Dérailé.

Femina, 8 h. 45, Femina-Recue. Grand-Guignol, 8 h. 30, le Poison noir, l'Angélus. Th.-Michel, 8 h. 45, Frivolités.

Scala, 8 h. 15, le Billet de logement. Marigny, 8 h. 30, la Revue.

LECONTE DE LISLE. ESQUISSE D'UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE, par Désiré Toupance.

Notre biographie intellectuelle a horreur des anecdotes... C'est son droit. Voltaire, lui, en raffolait, et aussi Mermée, et aussi Anatole France, qui n'aime, dans l'histoire, que les anecdotes. Ainsi, M. Désiré Toupance ne perdra ni son encre, ni son temps à raconter les débâcles du jeune Leconte de Lisle, étudiant, sa jeunesse fourrière et sa vieillesse de fonctionnaire.

A d'autres ! Plein d'un mépris hautain pour ces précisions et ces indiscrétions, M. Désiré Toupance se propose un but plus distant : il veut s'attacher uniquement aux idées, découvrir une âme... Soit ! Son ambition est louable, quoique un peu ingénu. L'âme de Leconte de Lisle mérite bien, en effet, qu'on la découvre, si tant est qu'elle soit encore à découvrir.

Mais qu'est-ce, au juste, qu'une biographie intellectuelle ? Une biographie qui dédaigne la vie d'un écrivain pour s'attacher exclusivement à son œuvre n'est pas, étymologiquement, une biographie. On bien nous voilà en plein Pantalon-Phébus... C'est, si l'on veut, un commentaire, que, thèse, une glose... C'est une grande erreur de croire que les mots, employés contre leur sens naturel, puissent faire illusion sur le fond des choses.

Au reste, M. Désiré Toupance chante la palinodie à la première page de son *Esquisse*. Ce farouche ennemi des anecdotes débute par une anecdote, et jolie, et sympathique, qui n'a rien à voir, d'ailleurs, avec l'âme de Leconte de Lisle. Dans une dédicace agenouillée, il nous conte l'aventure d'un jeune homme qui, avant de partir au front, apporte à Maurice Barrès l'offrande de son premier ouvrage. Le maître l'accueille avec bienveillance. Il lui permet d'inscrire son nom illustre au fronton de son livret juvénile.

Bravo ! Mais les biographies de M. Barrès et de M. Toupance devront-ils dédaigner une si honorable anecdote ? Ce serait dommage !

DANS LES REMOIS DE LA BATAILLE, CHARLEROI, LA MARNE, REIMS, par Isabelle Rimbaud.

Sous la pluie des obus, dans le sang et dans le feu, tandis que s'apurent les gens constitués en dignité et que flambe comme un miracle reliquaire aérien la reine des cathédrales, une Française au grand cœur déploie une vaillance virile. Elle gagne elle aussi sa bataille. Son butin, c'est un lit, c'est un peu de lait pour sa fillette malade. Sa récompense, c'est le sourire de l'enfant rassurée. Et l'on suit avec un intérêt égal les efforts de cette mère qui affronte la mort pour que l'enfant vive ; et ceux des soldats qui tombent pour que sourie encore sur le monde le beau visage libéral de la France.

La silhouette de cette mère harassée qui se détache sur l'horizon de feu prend par moment, dans le très beau livre d'Isabelle Rimbaud, le relief d'une haute allégorie patriotique.

PIERROT, CHIEN DE BELGIQUE, par Walter Dyer, traduit par Fanny Matrot.

Avant la guerre, comme cent mille chiens belges, le bon Pierrot brouillait au marché de Bruxelles les cruches de lait de ses maîtres. Depuis, c'est une mitrailleuse qu'il a vaillamment traînée. Pierrot a fait la guerre. Le chien a été humain aux blessés. Blessé lui-même, il a regagné son village ravitaillé par la générosité des Américains. Cette simple histoire, facilement écrite, est très facile à lire. Elle pourra faire les délices des enfants du premier et du second âge.

Jean-Jacques BROUSSON.

**COURS ET CONFÉRENCES**

L'Ecole supérieure d'Art public (29, rue de Scivigne), aujourd'hui mardi, conférence-ouverture de cours par M. Louis Gaultier, architecte : « L'assainissement de la Cité ».

**VENTE aux ENCHÈRES**

ORGANISÉE AU PROFIT des

**ÉPROUVÉS DE LA GUERRE**

PAR

**le Syndicat de la Presse**

Tableaux, Aquarelles, Dessins anciens et modernes, Sculptures, Bronzes, Pendule, Porcelaines, Objets de vitrine, Dentelles, Peintures et Céramiques d'Extrême-Orient, Meubles, Etoffes, Tapis.

Vente au PETIT-PAL IS - CHA PS-ÉLYSÉES

Mis gracieusement par le Conseil Municipal de Paris à la disposition du Syndicat

Les Mercredi 13, Jeudi 14 et Vendredi 15 Juin et les Mercredi 20,

Jedi 21, Vendredi 22 et Samedi 23 Juin 1917

PAR LE MINISTÈRE DES





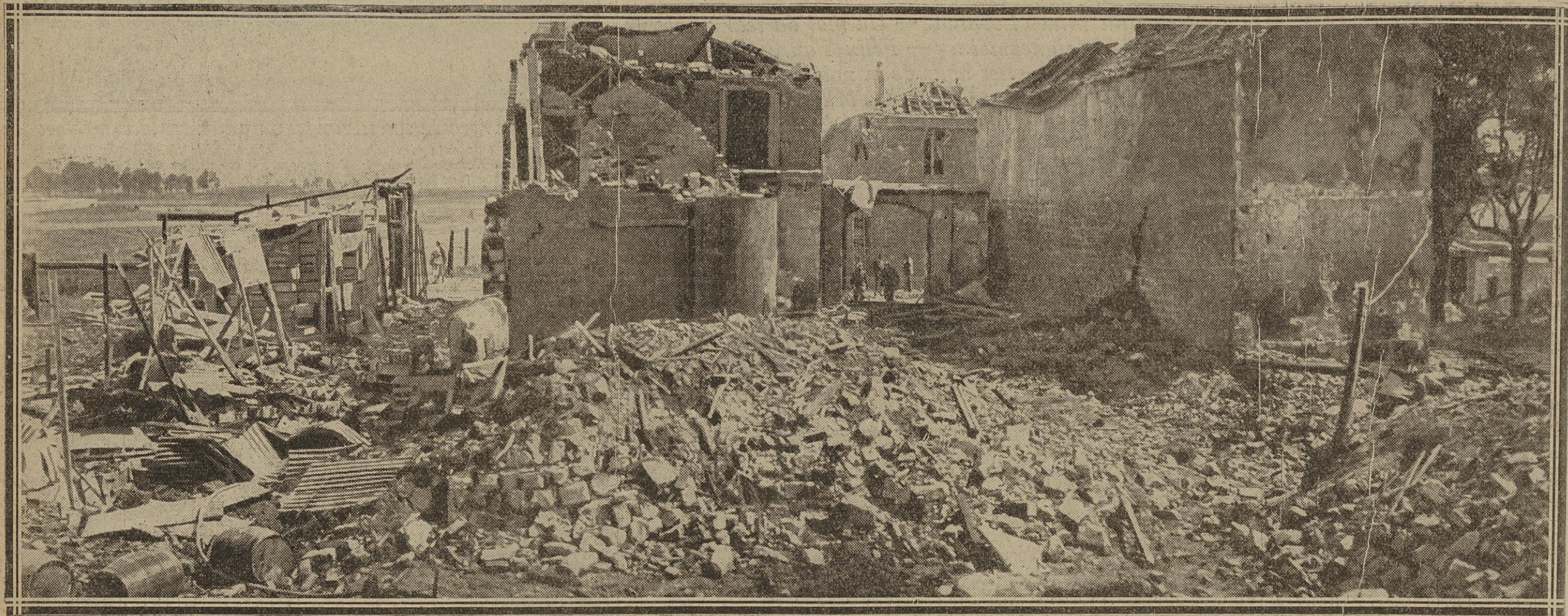
POIDS LOURDS AUTOMOBILES  
La Marque "ATLAS"  
Rue Alphonse-de-Neuville, 28, Paris

# EXCELSIOR

GROS CAMIONS AUTOMOBILES  
La Marque "ATLAS"  
Rue Alphonse-de-Neuville, 28, Paris



## DEUX EXPLOSIONS A AUBERVILLIERS : ELLES N'ONT HEUREUSEMENT TUÉ PERSONNE



L'EMPLACEMENT DES DEUX USINES DONT L'EXPLOSION A RAVAGE LE TERRAIN ET CAUSÉ POUR 700.000 FRANCS DE DÉGATS

A 3 h. 50 exactement, hier matin, une forte explosion, entendue de Paris, s'est produite à Aubervilliers. Elle fut suivie, cinq minutes plus tard, de deux autres. Deux usines où l'on fabriquait des explosifs venaient de sauter. Entourées de terrains vagues, elles étaient

situées en contre-bas, entre le canal de Saint-Denis et la voie ferrée de Paris à Soissons. Bientôt l'incendie faisait rage et les pompiers eurent beaucoup de mal à le circonscire. Il y a de graves dégâts, mais on n'a heureusement à déplorer aucun accident de personne.

## UN CONSEIL DES MINISTRES BRÉSILIENS AU PALAIS DE LA PRÉSIDENTE



M. WENCESLAO BRAZ, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL, ENTOURÉ DE SES COLLABORATEURS RÉUNIS EN CONSEIL

En décrétant l'utilisation des navires allemands, le Président de la république du Brésil a sensiblement rapproché son pays de l'Entente. Voici, en conseil des ministres, assis de gauche à droite : M. José Bezerra, ministre du Commerce et de l'Agriculture ; le général

Caetano de Faria, Guerre ; MM. Carlos Maximiliano, Justice et Instruction publique ; Nilo Peçanha, Affaires étrangères ; Wenceslao Braz, Urbano Santos, vice-président ; amiral Alencar, Marine ; Pandia Calogeras, Finances ; Tavares de Lyra, Travaux publics.

PASSEZ L'ÉTÉ à

### CHAMONIX

au pied du MONT-BLANC

et de ses incomparables Glaciers

14 heures de Paris - Haute-Savoie (FRANCE) - Trains directs

LA REINE INCONTESTÉE DES STATIONS ALPES TRIENNES

### CURE D'AIR ET DE REPOS

Les plus belles Excursions, Tous les Sports, Casino

SAISON 15 MAI AU 15 OCTOBRE

P<sup>r</sup> renseignements et Guides illustrés, s'adresser au Syndicat des Hôtels

**CONTRE LA TOUX**  
la Tisane Pectorale la plus active  
est obtenue au moyen du

### PECTORAL LORINA

3 fr. le flacon pour 40 Infusions  
En vente : PHARMACIE du PRINTEMPS  
32, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

LES CÉLÈBRES  
VERRES  
ISOMÉTROES

FISCHER

VOIR PLUS CLAIR  
PLUS NET  
SANS FATIGUE

### 12, B. DES CAPUCINES

Réparations immédiates

QUO VADIS ?  
Retenir une table chez ALBERTI, au GRAND CAFE,  
14, Bd des Capucines, 1, rue Scribe. Tél. Central 89-47.  
DEJEUNER, 7 fr. DINNER, 8 fr. au vin de Vouvray. Au Grill Room.

10c BOUILLON 10c  
FOURNIER

Dépôt Central, 131, Rue Sainte - Marseille

### Les Corsets de A. Clavierie

(Toujours établis sur mesure)  
procurent une ligne idéale ainsi qu'une aisance parfaite grâce à la supériorité de leur coupe essentiellement anatomique et élégante. Voir dans les salons de A. Clavierie 234, Faubourg Saint-Martin (à l'angle de la rue Lafayette), ses corsets de toilette ainsi que ses gaines et ses ceintures en nouveau tissu élastique ajouré.

**TISANES POULAIN**  
Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE, cœur, foie, reins, vessie et toutes maladies réputées incurables.  
L'ore d'or et attestations franco. — Écrire :  
TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris

SUIS ACHETEUR pianos droits Erard, Pleyel, Gaveau, etc. A. Cros, 2, q. Bosc, Cette (Hér.).

**HARRIS, détective privé**  
34, rue Saint-Marc. Téléph. Centr. 84-51, de 9 à 6 h. Renseigne sur tout et débrouille tout.

Le 16 juin 1917, à 2 h., quai Valmy, 165, à Paris  
**VENTE aux ENCHÈRES**  
de 335.650 kil. de DÉCHETS DE CHIFFONS  
Visibles 5 jours avant

### "EXCELSIOR SUR LE FRONT"

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

### CAPSULES DE MORRHUOL

CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES